



Les enfants des rues et le problème du Sida au Cambodge. Parcours féminins, parcours masculins

Anne Yvonne Guillou

► **To cite this version:**

| Anne Yvonne Guillou. Les enfants des rues et le problème du Sida au Cambodge. Parcours féminins, parcours masculins. Revue du GREJEM, 2002, pp. 29-41. <halshs-00139123>

HAL Id: halshs-00139123

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00139123>

Submitted on 29 Mar 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

"LES ENFANTS DES RUES ET LE PROBLEME DU SIDA AU CAMBODGE. PARCOURS FEMININS, PARCOURS MASCULINS"

Article paru dans *Jeunesses marginalisées. La revue du GREJEM [Groupe de Recherche et d'Echanges sur les Jeunesses Marginalisées en Afrique et dans le Monde, CEA/EHESS]*, n° 1, 2002, pp. 29-41

Anne Y. GUILLOU¹

LE CADRE DE L'ETUDE²

L'épidémie du SIDA au Cambodge et l'exposition des enfants des rues

L'épidémie du VIH-SIDA au Cambodge est à la fois plus récente et moins meurtrière que dans nombre de pays d'Afrique. Néanmoins, le taux d'infection de la population totale est suffisamment élevé pour que le Cambodge soit devenu, en l'espace de quelques années, le pays asiatique le plus gravement atteint, avec une prévalence estimée, en 1999, à 1% ou 1,5% — soit 180 000 personnes séropositives sur 11,2 millions d'habitants³. Les tout premiers cas de séropositivité ont été détectés en 1991 par le Centre de Transfusion Sanguine, au moment où le pays commençait à s'ouvrir à l'extérieur — et notamment à sa voisine thaïlandaise. Ensuite, il est probable que la présence massive du personnel de l'ONU et de ses Casques Bleus, chargés d'une mission de paix en 1992-1993, a contribué à étendre l'épidémie.

Quand, en 1995, la petite cellule SIDA du ministère de la Santé met en place la première enquête épidémiologique d'envergure, ses résultats permettent de brosser un tableau semblable à celui présenté par la Thaïlande quelques années plus tôt, où les prostituées féminines et leurs clients jouent un rôle central. 38% des prostituées travaillant dans les maisons closes sont testées positives (et la prévalence *moyenne* s'élève, en 1998, à 42% avec

¹ Anthropologue, membre du LASEMA (Laboratoire Asie du Sud-Est et Monde Austronésien du CNRS). Termine une Thèse de Doctorat à l'EHESS sur les médecins au Cambodge, sous la direction de Jean-Pierre DOZON.

² La recherche présentée ici s'insère dans un programme de travail plus large, intitulé "la société cambodgienne face au SIDA : valeurs et pratiques", financé par le Programme Thématique SIDA du CNRS. La phase spécifique consacrée aux enfants des rues, plus tournée vers la recherche-action, a été réalisée — dans sa conception comme dans son exécution — en partenariat avec l'organisation Family Health International/IMPACT (l'acronyme de "Implementing AIDS Prevention and Care Project").

³ Sauf indications différentes, les données épidémiologiques chiffrées sont issues de CHHUON Samrith and SAPHONN Vonthanak, *Report on Sentinel Surveillance in Cambodia. 1998*, Phnom Penh, National Center for Dermatology, Venerology and HIV/AIDS Control, Ministry of Health, 14 p. + annexes ; HENG Sopheab *et al.*, *Changes in High Risk Sexual Behaviour and Commercial Sex Among Sentinel Groups : 1997-1998*, Draft report, Phnom Penh, NCHADS, Ministry of Health/FHI, 37 p. et enfin TIA Phalla *et al.*, "HIV and STD epidemiology, risk behaviours, and prevention and care response in Cambodia", *AIDS*, 1998, 12 (supl. B) : 11-18.

de grandes variations selon les provinces), tandis que, parmi leurs clients, les militaires et les policiers sont présentés comme la part masculine de ces “groupes-noyaux”, puisqu'ils sont respectivement infectés à 6% et 8%. Les provinces les plus touchées dessinent un axe migratoire orienté du nord-ouest vers le sud-est, reliant la Thaïlande au Viêt Nam en passant par Phnom Penh. Enfin, en 1995 toujours, la transmission dans la population générale par l'intermédiaire des hommes mariés s'est déjà largement effectuée puisque 3,3% des femmes enceintes fréquentant les consultations prénatales enquêtées sont séropositives⁴. Et, pour donner un dernier chiffre, 3,2% des enfants de moins de cinq ans, hospitalisés dans deux hôpitaux pédiatriques de Phnom Penh pour une suspicion de tuberculose en 1996 étaient séropositifs alors qu'aucun enfant de plus de cinq ans ne l'était⁵.

La gravité de la situation permet dès lors à la presse internationale, friande de nouveaux drames depuis que les Khmers Rouges ont déposé les armes, d'annoncer le SIDA comme le nouveau “Pol Pot” du Cambodge — “scoop” repris dans les journaux locaux. Enfin, on ne saurait terminer cette brève évocation de la maladie sans souligner les gros efforts consentis par le pays pour freiner l'épidémie, par l'intermédiaire de la petite cellule SIDA, efficace et compétente, du ministère de la Santé en relation avec des organismes internationaux et cela, en dépit des réticences de l'aile conservatrice du gouvernement.

Or, comme je viens de le montrer, les enquêtes épidémiologiques réalisées jusqu'ici se sont focalisées sur certains ensembles de population, considérés comme des groupes à haut risque. D'autres modes de contamination (par des seringues souillées par exemple, utilisées dans des hôpitaux insuffisamment équipés de matériel de stérilisation) ou d'autres groupes potentiellement à risque (je pense par exemple aux homosexuels masculins ou aux enfants des rues) ont été “oubliés” des enquêtes de santé publique, pour des raisons à la fois économiques, pragmatiques et politiques.

C'est pourquoi une enquête consacrée aux enfants des rues a-t-elle été mise en place avec l'aide de l'organisation étasunienne Family Health International-IMPACT. Le but de cette recherche-action était de mieux comprendre leurs trajectoires individuelles et familiales, les processus de socialisation de “la rue” (réseaux d'entraide, groupes de pairs, systèmes de protection et de domination, identités) ; ainsi que leurs vies affective et sexuelle et, enfin, les connaissances et les pratiques liées à la prévention du SIDA et des maladies sexuellement

⁴ L'enquête de 1998, testant cette fois des femmes en âge de reproduction, urbaines ainsi que rurales, indique 2,4%.

⁵ B. RICHNER *et al.*, “Progression du VIH1 chez les enfants au Cambodge”, *Revue des praticiens du Cambodge*, Oct. 1997, 1, 1 : 41-42.

transmissibles (MST). Les facteurs sociaux susceptibles d'influer sur leurs activités de prostitution — ou au contraire, sur le refus de celles-ci — ont été particulièrement analysés. Et, au-delà des informations factuelles rassemblées sur les enfants des rues, l'enquête s'insère dans une réflexion plus large menée sur les représentations sociales de la prostitution et ses relations avec les identités socio-sexuées⁶.

Dispositif d'enquête

Je dois à la vérité que j'appréhendais un peu ce travail, n'ayant jamais travaillé auprès d'enfants — en tant qu'objets spécifiques d'enquête — et encore moins auprès d'enfants marginaux. Je pensais me trouver face à une population très fermée, pratiquant une hostilité systématique à l'encontre des individus extérieurs, possédant ses codes ésotériques — parmi lesquels, imaginai-je, un argot incompréhensible du commun des mortels. Or, je n'avais que deux mois pour rompre la glace et mener à bien le travail de terrain, sachant que, pour obtenir le type d'informations que je souhaitais, il me fallait réaliser des interviews, méthode qui demande de la confiance, de la coopération et de la compréhension réciproques, *a fortiori* sur les sujets délicats que je souhaitais aborder avec eux.

Mais mes appréhensions se sont vite avérées non fondées. Sauf exceptions, les enfants rencontrés se sont montrés vraiment agréables et coopératifs à mon égard. Les plus âgés ont été intéressés par le sujet de l'enquête et son utilité éventuelle pour tous les enfants de la rue. J'ai aussi été frappée par leur grande maturité, leur (apparent) équilibre psychologique, leur sens permanent de l'humour, leur exigence d'être traités sur un pied d'égalité mais, aussi, leur très grand manque affectif et leur besoin de contact avec des adultes qui soient des référents stables. Au niveau linguistique, et malgré leur très faible niveau scolaire, tous les enfants pouvaient s'exprimer dans une langue khmère populaire ou paysanne relativement standardisée et nous n'avons eu aucune difficulté à nous comprendre. Qui sont les enfants interviewés et pourquoi ont-ils quitté leur famille ?

⁶ Anne Y. GUILLOU, "Promotion de la femme et sexualité conjugale en temps de SIDA. Le 'principe de coupure' chez les Cambodgiennes instruites", in Marie-Eve BLANC et Laurence HUSSON (éds), *Les sociétés asiatiques face au Sida*, Paris : L'Harmattan, 2000 (sous presse).

Rose-Anne Papavero, qui, en 1997, a présenté dans ces mêmes pages une étude sur les processus de marginalisation de l'enfant de la rue au Cambodge⁷, évoquait déjà les principales raisons qui conduisent les enfants à quitter leur famille. Ces causes sont *grosso modo* les mêmes aujourd'hui. D'une part, il existe un phénomène d'attraction vers les villes qui sont, au Cambodge comme ailleurs, des symboles de modernité véhiculés comme tels par la télévision, les films vidéo et la radio, présents partout dans le pays depuis le début des années 1990. Et il est vrai que les possibilités de gain en ville sont supérieures qu'à la campagne.

Il y a d'autre part des facteurs répulsifs qui poussent enfants comme adultes hors de la rizière. Je pense en particulier aux difficultés d'intégration des 180.000 rapatriés des camps de réfugiés de Thaïlande en 1993 ; ou aux défauts du système foncier qui n'assure plus la jouissance de la terre aux paysans comme par le passé (du fait des mines, de la confiscation autoritaire des terres par certains groupes militaires, de la pression démographique). Enfin, le sous-développement agricole fait que la riziculture de subsistance reste la principale culture nationale et n'autorise qu'un faible revenu *monétaire*. Certains enfants sont donc partis parce que leurs parents n'avaient plus les moyens matériels de s'occuper d'eux. A ces causes socio-économiques, il faut ajouter des causes sociales. D'autres enfants vivaient des rapports familiaux pénibles voire violents, souvent dus à l'abus d'alcool du père ou aux conflits avec leur belle-mère dans les familles recomposées. Ces facteurs jouent indifféremment sur les décisions de départ des garçons et des filles. Mais l'enquête met également en évidence des causes plus spécifiques, liées aux identités et, donc, aux rôles socio-sexués au Cambodge. Nous y reviendrons à propos des trajectoires spécifiques des uns et des autres.

En 1999, l'UNICEF estimait qu'entre six cents et mille enfants avaient complètement rompu les liens avec leurs familles et vivaient dans la rue, tandis que dix mille enfants passaient le plus clair de leur temps loin de la maison mais retournaient dans leurs familles plus ou moins régulièrement. La plupart sont à Phnom Penh, la capitale du Cambodge et quelques centaines trouvent refuge dans les villes provinciales principales — notamment Battambang, la deuxième ville du pays. Par ailleurs, il apparaît dans les entretiens que les enfants voyagent assez souvent, soit qu'ils se promènent, se rendant en particulier au bord de la mer, soit qu'ils cherchent du travail ou accompagnent un camarade dans sa province natale. Certains sont allés ainsi jusqu'en Thaïlande, voire même jusqu'à Bangkok.

⁷ Rose-Anne PAPAVERO, "Les processus de marginalisation de l'enfant de la rue au Cambodge", *Cahier de Marjovia*, 1997, 4 : 25-42.

Cent quatre enfants ont été interviewés, la moitié par moi et la moitié par un collègue cambodgien, avec l'aide de travailleurs sociaux qui connaissaient ces jeunes. L'échantillon a été sélectionné de façon à refléter le mieux possible la structure démographique des enfants de la rue, sachant que j'ai donné à ce terme une définition large, celle des "enfants de moins de dix-huit ans qui passent la plus grande partie de leur temps dans la rue, qu'ils conservent ou non un lien avec leur famille". Les enfants ont été sollicités à partir de onze ans et non pas de six ans, comme cela était initialement prévu car FHI, comme toutes les organisations étasuniennes, est tenue d'appliquer strictement les recommandations de son comité d'éthique ; lequel a jugé irrecevable, au vu du sujet de l'enquête, la sélection d'enfants plus jeunes.

L'on trouve des enfants de tous âges dans la rue. J'ai donc opté pour une distribution égale dans les tranches d'âge [11-13[, [13-15[et [15-18] (comme indiqué dans le tableau 1, ci-dessous). Concernant le *sex ratio* en revanche, les garçons sont beaucoup plus nombreux que les filles. L'échantillon compte entre un quart et un tiers de filles, afin de refléter ce déséquilibre.

Tableau 1. Enfants interviewés. Groupes d'âge et sexe

Groupe d'âge	Nombre			Repartition des groupes d'âge pour chaque sexe		
	F	M	Total	F	M	Total
11-13	7	20	27	25%	26.5%	26%
13-15	6	25	31	21.5%	33%	30%
15-18	15	31	46	53.5%	41,5%	44%
Total	28	76	104	100%	100%	100%

Enfin, en fonction de leur âge et de leur sexe, leur expérience de la rue varie, comme cela est indiqué dans le tableau 2, présenté ci-dessous.

Tableau 2. Enfants interviewés. Temps passé dans la rue et liens avec la famille. Schéma général

Sexe/âge	Filles	Garçons
<14-15 ans	- Travaillent dans la rue dans la journée (vendeurs, mendiants) - Dorment dans leur famille la nuit (bidonvilles)	
>14-15ans	- Ne sont plus dans la rue. Travaillent la nuit dans les bars et les <i>karaoke</i> dans les zones de squat. - Elles ont repris des relations ± suivies avec leur famille (beaucoup aident leur famille)	- Passent leur vie dans la rue. Certains dorment dans les centres d'accueil des ONG. - Plus de liens avec la famille

Les enfants qui ont accepté de participer aux entretiens ont été sollicités à différents endroits de Phnom Penh. D'abord au sein de l'organisation humanitaire partenaire de cette enquête, l'association Friends-Mit Samlanh⁸ qui mène des programmes d'aide aux jeunes en difficulté. Friends-Mit Samlanh a notamment mis en place un centre d'accueil de jour où les adolescents de plus de quatorze ans qui travaillent la nuit, peuvent venir se reposer, se laver, se restaurer, recevoir des soins et une information médicale. Un second centre, le “Club Friends”, reçoit des enfants plus jeunes, habitant encore souvent chez leurs parents, qui viennent se détendre un moment avant d'aller travailler. Là, ils peuvent jouer, prendre une douche, apprendre à danser, déjeuner et recevoir des soins ainsi que quelques conseils sanitaires. Par ailleurs, d'autres enfants ont été rencontrés directement dans la rue, soit par M. Dark Ngeng (un travailleur social expérimenté de l'association, particulièrement apprécié des enfants) et moi-même, lors de nos tournées nocturnes et diurnes de “recrutement” ; soit par d'autres assistants sociaux de Friends-Mit Samlanh lors de leur propre service⁹.

Les situations des garçons et des filles apparaissent très différentes dans les entretiens, même si certains des facteurs initiant leur trajectoire dans la rue — et même leur “carrière”, au sens qu'Erving Goffman¹⁰ a donné au terme — sont en partie les mêmes.

⁸ Mit samlanh signifie “ami” en khmer.

⁹ Le lecteur qui souhaiterait connaître les détails méthodologiques de cette recherche, et notamment les biais introduits, est invité à se reporter au rapport final. Anne Y. GUILLOU, *Street Children in Phnom Penh. Informing HIV/AIDS Prevention Strategies*, final report, Phnom Penh/Rennes, Family Health International/IMPACT - C.N.R.S./Programme Thématique Sida, March 2000, 60 p.

¹⁰ Erving GOFFMAN, *Asiles*, Paris : Ed. de Minuit, 1968 [1 ère éd. am. 1961].

LES ADOLESCENTES DE PLUS DE QUINZE-SEIZE ANS

Etre une “fille perdue” (srey khoch) : les logiques d'entrée dans la prostitution

Au-delà des causes macro-sociologiques qui poussent garçons et filles à quitter leur foyer familial, l'on découvre, dans les trajectoires des adolescentes telles qu'elles les décrivent, la prépondérance de ce que j'ai appelé le “facteur sexuel”. Le fait d'avoir eu des rapports sexuels avant le mariage — et il se peut agir indifféremment d'une relation librement consentie avec un ami ou d'une relation forcée au cours un viol, d'un enlèvement — est une cause de fugue loin de la famille. Depuis cinq à dix ans se développe en effet au Cambodge une traite des femmes qui alimente les réseaux de prostitution et de la domesticité forcée, à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières nationales, à destination d'autres pays d'Asie du sud-est. Les filles exerçant de petits métiers dans la rue sont bien sûr les premières exposées à ces agressions et à ces enlèvements.

A partir de cet événement initial, les adolescentes reconstruisent une biographie dont la trame logique est la suivante :

“Après cette relation sexuelle (le plus souvent violente) j'ai eu honte et je n'ai pas osé retourner à la maison pour ne pas jeter l'opprobre sur ma famille,

→ Je me suis enfuie (parfois après une séquestration dans un bordel),

→ Sans soutien familial et livrée à moi-même dans la rue, j'ai rencontré des filles de mon âge ou des entremetteurs qui m'ont proposé un travail dans un bar,

→ Je ne peux de toute façon plus être demandée en mariage puisque je suis une “fille perdue”,

→ J'accepte ce sacrifice pour ma famille (d'autant que je suis l'aînée de ma fratrie et que j'ai des responsabilités à l'égard de mes cadets) et j'endosse seule la faute morale,

→ Mes parents ont fini par accepter l'idée que je me prostitue puisque cela constitue malgré tout une source de revenus importante,

→ Je suis devenue pourvoyeuse de revenus pour ma famille.”

De tous les enfants rencontrés, ce sont ces adolescentes qui s'en sortent le mieux sur le plan des revenus. Certaines légitiment d'ailleurs *a posteriori* leur activité en estimant qu'elle est moins dégradante que les petits métiers des enfants des rues, mendiants ou ramasseurs d'ordure, qui exposent ces derniers au mépris de tous. Quant aux domestiques, disent les adolescentes, ils sont plus rudoyés par leurs patrons et disposent de moins de liberté qu'elles.

Cela signifie donc que passés quinze ou seize ans, les filles “disparaissent” de la rue. En parcourant Phnom Penh à la recherche d'adolescentes disposées à participer à l'enquête, je n'ai pu en rencontrer que deux qui vivaient réellement dehors. La plupart sont entrées dans les réseaux de prostitution, quelques-unes sont ouvrières dans les usines textiles. Une minorité réside dans les centres d'accueil ouverts par des ONG. Ainsi, les onze filles de plus de seize ans que j'ai interviewées travaillent toutes dans des bars ou des *karaoke*, et neuf s'y prostituent, les autres y accomplissant un travail d'entraîneuse rémunéré par les pourboires auxquels s'ajoute parfois un maigre salaire payé par le bar¹¹. Aucune aujourd'hui n'est à proprement parler une enfant des rues puisqu'elles louent des chambres avec des amies ou vivent en couple.

Mais malgré leur “aisance matérielle” relative, comparée aux autres enfants, ce sont ces adolescentes qui m'ont semblé vivre le plus de violences quotidiennes. Cette situation n'est pas sans lien avec les rôles socio-sexués intériorisés par les Cambodgiennes, surtout en ville¹². Les filles, en effet, se perçoivent et se décrivent comme des victimes, dénuées de maîtrise de leur destin, incapables de se protéger contre les agressions — notamment sexuelles — qu'elles doivent subir car, pensent-elles, les femmes sont faibles de nature et menacées par la libido irrépressible et donc potentiellement agressive dont la nature a doté les hommes. Cela a bien sûr de lourdes conséquences sur leur capacité à se protéger des risques d'infection au VIH, comme je vais le montrer à présent.

Les risques d'exposition aux MST et au VIH dans le cadre du travail

Sept des onze filles qui avaient déjà connu une expérience sexuelle ont eu leur premier rapport soit dans le contexte de la prostitution (le plus souvent forcée) soit lors d'un viol. Dès leur puberté et même avant, les adolescentes se perçoivent donc avec fatalisme comme des objets de violence. Ce sentiment d'impuissance se trouve renforcé par les dangers qu'elles courent pendant leur travail. La moitié rapporte en effet avoir été battue par des clients. Les plus violents d'entre eux, disent les jeunes filles, sont les garçons de leur âge, des lycéens des

¹¹ Celui-ci se monte de vingt à quarante dollars par mois quand cent dollars constituent un minimum vital pour qui ne dispose pas d'une entraide familiale en ville.

¹² Les statuts sociaux masculins et féminins sont plus égalitaires à la campagne qu'en ville. Cela est lié, entre autres, à l'influence culturelle chinoise — où la prédominance masculine est très marquée — qui se manifeste plus fortement dans les centres urbains que dans les villages khmers — les Khmers représentant l'ethnie majoritaire au Cambodge.

classes moyennes et supérieures qui sortent en groupe le soir et s'encouragent mutuellement aux exactions. D'autres ont été violées par des policiers ou par des malfrats. Le risque est accentué pour les filles qui accompagnent leurs clients à l'hôtel car elles n'y disposent d'aucun recours en cas d'agression. Celles qui doivent rentrer chez elles seules la nuit sont également en danger car, en tant que “filles perdues”, elles sont menacées d'agression. Certaines adolescentes ont pris des mesures de protection comme le fait d'être attendues par leur ami après le travail. Le tenancier d'un bar offre également le service de raccompagner ses employées en minibus.

Ces violences exposent d'autant plus au risque de contamination au VIH que les clients n'ont pas tous admis la nécessité du port du préservatif. Malgré une évolution sensible en ce sens, les campagnes d'information, au début, ont focalisé sur la prostitution dans les maisons closes, donnant ainsi à penser à certains que les hôtesse de bars, puisqu'elles n'étaient pas mises en cause dans les messages de prévention, étaient “propres” (*sa-at*) — “propres” signifiant dans ce contexte “indemnes d'infection”. Mais le terme cambodgien *sa-at* veut également dire “joli”, “beau” ; ce qui, on le conçoit aisément, n'est pas sans conséquence sur les représentations du SIDA car la polysémie du terme engendre des glissements sémantiques de “propre” à “beau” et “séronégatif”. D'autre part, élevant encore le risque que représentent les relations non protégées, j'ai noté une augmentation du nombre moyen quotidien de clients. Il semblerait en effet que le travail dans les bars de nuit implique de plus en plus une activité sexuelle commerciale, parfois encouragée ou en tout cas facilitée par la présence de pièces d'arrière-salle prévues à cet effet. Ainsi, la moitié des filles interviewées dit accepter des relations non protégées soit par besoin immédiat d'argent pour la nourriture, soit parce qu'elles y sont contraintes par le client.

Pourtant, de tous les enfants rencontrés, les adolescentes sont celles qui ont la meilleure connaissance des modes de transmission du VIH. Elles possèdent une vision réaliste des risques encourus dans le cadre de leur travail, même si elles répugnent à être confondues avec le groupe plus stigmatisé des prostituées de maisons closes — la forte prévalence du SIDA dans les rangs de ces dernières venant renforcer leur stigmatisation. Elles sont également plus demandeuses que les autres enfants d'informations complémentaires et plus soucieuses, enfin, de connaître leur statut sérologique concernant le VIH. Mais, comme il est devenu habituel de le constater dans les enquêtes sur les représentations et les pratiques concernant le VIH-SIDA, y compris dans les pays occidentaux, les adolescentes ont tendance à abandonner

les mesures de protection dans leur vie privée, même quand les risques de contamination sont objectivement importants, de leur propre aveu.

“Maris”, amis et clients privilégiés : une vie sentimentale multiforme

La vie sentimentale des filles est en effet assez complexe dans la mesure où elles entretiennent des relations affectives occupant des places variées dans leur vie. Quatre ont un “mari” (*pdey*), terme désignant pour elles un garçon ou un homme avec lequel elles vivent, qu'elles aiment et auquel elles doivent fidélité, à peu près comme le feraient des épouses traditionnelles — à ceci près que leur famille n'est pas intervenue, comme il est d'usage, dans les transactions matrimoniales et que la cérémonie de mariage n'a pas eu lieu. Ces “maris” viennent aussi des zones de squat mais ne sont pas des souteneurs au sens habituel du terme, même si certaines filles se plaignent de contribuer plus que leur part aux revenus conjugaux. Les rapports sexuels avec les “maris” ne sont pas protégés, ce qui reflète la pratique de la très grande majorité des couples cambodgiens puisque le préservatif est clairement associé à la prostitution.

Les adolescentes qui ne sont pas “mariées” ont des “fiancés” (*sangsa*) avec qui elles vivent généralement des relations affectives intenses. Mais ces garçons, issus de milieux sociaux supérieurs aux leurs (ils sont souvent lycéens), sont dépendants de leurs familles dans leurs choix matrimoniaux, lesquels excluent l'union officielle avec une “fille perdue”. La fréquentation d'un “fiancé”, contrairement à la vie avec un “mari”, n'implique pas nécessairement de relations sexuelles même si tel est habituellement le cas. Il ne s'agit évidemment pas, alors, de relations commerciales. En effet, si le garçon peut offrir de l'argent en cadeau à sa “fiancée”, la réciproque peut éventuellement être vraie quand le garçon n'a pas suffisamment d'argent de poche pour couvrir les dépenses de sortie du jeune couple. Dans ce cas encore, les relations sexuelles ne sont pas protégées puisqu'il s'agit d'une relation amoureuse, même si celle-ci n'implique pas la fidélité. Certaines jeunes filles ont en effet plusieurs “fiancés” et elles admettent en retour que ceux-ci aient plusieurs amies¹³.

Enfin, les adolescentes entretiennent une dernière catégorie de relations privées : celle des clients privilégiés — des hommes généralement plus âgés que les “maris” et les “fiancés”, que les jeunes filles voient de temps à autre hors de leur travail. Bien que ces rencontres

¹³ Dans le contexte traditionnel, paysan et villageois, le couple est très généralement monogame. La polygamie était autrefois pratiquée par les hommes les plus aisés. Elle fut interdite par le Protectorat français établi en 1853 puis par les régimes suivants. Depuis une dizaine d'années et l'assouplissement du régime socialiste, il est devenu à nouveau assez répandu (mais cependant très mal considéré par les épouses officielles) que les hommes les plus riches entretiennent des maîtresses.

gardent un caractère commercial, elles sont de bien meilleure qualité que celles impliquant des clients de passage car les adolescentes ont la possibilité de choisir leurs clients privilégiés, dont elles apprécient la compagnie et réciproquement. Cette relation, joignant l'agréable à l'utile si l'on peut dire, exclut la violence — comme elle exclut tout investissement amoureux intense. Et en général, le préservatif est utilisé dans ce contexte d'un commun accord.

Qu'en est-il à présent des fillettes ? La situation de leurs aînées préfigure-t-elle leur propre vie si le contexte n'évolue pas à court terme ? L'on peut répondre par l'affirmative car les conditions socio-économiques identifiées plus haut comme favorisant le départ du domicile familial et celles poussant à l'entrée dans la prostitution pèsent déjà sur les trajectoires des petites filles interviewées. Ces facteurs sont, brièvement énumérés, les suivants.

Quel avenir pour les plus jeunes ?

- Sept des dix-sept fillettes de moins de quinze ans interviewées connaissent une violence domestique qui, il faut le souligner, n'est pas, dans cette enquête en tout cas, clairement liée à la recomposition des familles, comme il a parfois été affirmé¹⁴.
- Certaines fillettes vivent dans une extrême pauvreté et disent ne pas manger suffisamment tous les jours.
- La moitié des petites filles sont les aînées de leur famille, ce qui peut les conduire au sacrifice familial que j'ai décrit précédemment, les amenant à entrer dans la prostitution.
- Leur niveau scolaire est encore plus bas que celui des adolescentes puisqu'elles ont, en moyenne, effectué moins d'un an de scolarité complète. Ne pas pouvoir aller à l'école est, pour elles, une source de grande déception, voire d'animosité à l'égard de leurs parents. Cela est également le cas des garçonnetts.
- Elles sont perçues dans leur famille comme une source importante, si ce n'est principale, de revenu.

¹⁴ Certains Occidentaux travaillant dans le domaine humanitaire ont tendance à projeter les valeurs de leur propre société sur le monde cambodgien. J'ai ainsi pu lire dans la presse locale un interview à propos de la violence domestique, qui développait l'aberration anthropologique selon laquelle l'arrangement des mariages par les familles était la première cause des nombreux divorces parce que les époux, ne s'aimant pas vraiment, finissaient par se séparer... L'ethnocentrisme est un fait commun à tous les individus confrontés à des pratiques socio-culturelles différentes des leurs. Il n'y aurait pas lieu de s'en alarmer si le travail humanitaire, en conférant une légitimité particulière aux acteurs occidentaux, ne donnait un poids particulier à leurs discours et, par extension, à l'orthopédie sociale qu'ils pratiquent en prétendant que la pauvreté économique du pays est due à telle ou telle "mauvaise" pratique socio-culturelle.

- Elles passent leur journée dans la rue, parfois jusqu'à tard le soir (21 à 23 heures) et, au cours de leurs pérégrinations, sont déjà les objets d'invitations sexuelles plus ou moins pressantes.
- Enfin, elles exercent de petits métiers qui sont considérés comme spécifiques aux petites filles car chaque tranche d'âge et chaque sexe possèdent ses activités de prédilection auxquelles ils se trouvent cantonnés. Les fillettes sont plus volontiers "peseuses" (arpentant les rues munies d'un pèse-personne), mendiante, vendeuses itinérantes ou ramasseuses d'ordures. Cela signifie qu'elles devront trouver une autre activité en grandissant. Or l'éventail des choix est étroit, ce dont les fillettes ont parfaitement conscience.

Toutefois, la situation a évolué depuis que les aînées ont commencé à travailler, vers 1994-1995 :

- Les fillettes sont beaucoup mieux informées des risques de kidnapping et d'agressions, les mères jouant un rôle particulièrement important dans ce domaine.
- Les parents ou les fillettes elles-mêmes s'organisent pour que celles-ci travaillent en groupe quand cela est possible. Des mères — parmi celles qui peuvent ou veulent se soucier de leurs enfants — leur donnent rendez-vous, après le travail, à un certain endroit à l'entrée du plus grand squat de Phnom Penh (Bassac) pour les escorter jusqu'à la maison la nuit.
- Enfin, les fillettes que j'ai rencontrées sont plus familières de Phnom Penh que leurs aînées puisqu'elles y ont passé la totalité ou une partie de leur enfance. Elles connaissent mieux les ressources de la ville et pourraient mieux les exploiter, si elles devaient y vivre coupées de leur famille.

Les campagnes d'information sur le SIDA ont eu également un impact sur les petites filles car elles connaissent toutes les modes de contamination du VIH — en particulier la transmission par voie sexuelle — même si elles n'associent pas forcément l'usage du préservatif à la prévention puisqu'elles n'ont pas d'idée claire de ce qu'est un rapport sexuel. Elles mêlent aussi beaucoup d'autres conceptions à leurs représentations, comme la contamination par les contacts engendrés par les jeux des enfants, la prise de repas en commun, se serrer la main, etc.

PARCOURS MASCULINS

Dans l'ensemble, les garçons offrent un tableau très différent de celui des filles. Les raisons spécifiques qui les ont poussés à partir, leurs activités de survie, leur vie sentimentale et sexuelle, ainsi que leur connaissance du VIH-SIDA et des pratiques de prévention qui y sont associées leur sont en effet spécifiques.

Les raisons du départ de la maison

Sur les soixante-seize garçons interviewés, la moitié d'entre eux (soit trente-huit) vit dans la rue en permanence. Il s'agit, en général, des garçons âgés de plus de quinze ans¹⁵, les plus jeunes retournant le soir dans leur famille après avoir travaillé toute la journée dans la rue comme mendiants ou cireurs de chaussures — une activité assez typiquement réservée aux garçonnets.

Outre les raisons générales, déjà évoquées, qui amènent les garçons à quitter leur famille, il existe une raison spécifique qu'ils expriment subjectivement sous la forme suivante : “J'ai commis une faute (j'ai emprunté le vélomoteur de ma mère, j'ai perdu de l'argent en jouant aux cartes, etc.) et j'ai quitté la maison suite à cette faute” ou bien “J'étais fainéant, je faisais l'école buissonnière, après une dispute avec mes parents, je suis parti”. Mais au-delà de l'aspect ponctuel de l'événement déclenchant la fuite, ce qu'expriment souvent les garçons, en réalité, c'est le sentiment d'être fautifs de n'avoir pas pu supporter la pression exercée sur eux pour qu'ils contribuent aux revenus du foyer. Il est vrai que les aînés, à l'instar des filles, se voient imposer des vies de sacrifice pour permettre aux plus jeunes de vivre plus confortablement. Un jeune garçon me racontait par exemple, avec une amertume qu'il cachait difficilement, qu'il devait tous les matins traverser à la nage le Mékong — même lorsqu'il était en crue, ce qui représente un exercice périlleux tant le courant est violent — pour aller chercher du bois sur une île située dans le lit du fleuve et le rapporter, toujours à la nage, à son père qui l'attendait sur la rive. J'ai senti cet enfant prêt à quitter sa famille. Il arrive ainsi que les garçons soient sollicités de façon excessive par des parents qui se déchargent sur eux. Les jeunes en tirent du ressentiment et de la culpabilité tout à la fois.

Contrairement aux filles, les garçons qui ont quitté leur famille ont gardé peu de contact avec elle. Certains en ont la nostalgie et affirment par exemple “ma mère me manque,

¹⁵ Dans l'échantillon, neuf garçons de moins de quinze ans vivent dans la rue en permanence.

je rentrerai quand j'aurai de l'argent” ou “maintenant, je ne peux pas retourner au village parce que les voisins me mépriseraient si je rentrais en ayant échoué à Phnom Penh”. Mais ce rêve de retour au village une fois fortune faite ressemble plus, bien sûr, à un fantasme lointain alimenté par les vidéos innombrables et bon marché, peuplées de femmes élégantes, de voiture de luxe et de villas spacieuses, qu'à un projet concret.

La vie dans la rue

Les adolescents qui séjournent en permanence dans la rue vivent en bandes qui, chacune, possède son propre territoire et sa propre activité. La gamme de petits métiers est plus large que celle des filles de leur âge puisque environ un tiers travaille la nuit en tant que gardiens ou laveurs de voitures à proximité des restaurants et des night-clubs. Un autre tiers tire principalement ses revenus de larcins tandis que le dernier tiers est mendiant ou collecteur d'ordures. Les groupes ne sont dotés que d'une stabilité relative et, à la suite d'une dispute ou grâce à une bonne introduction dans un groupe qu'il préfère, un enfant peut changer d'appartenance.

D'une façon générale, chacun compte avant tout sur lui-même et tous, garçons comme filles, disent avoir l'impression d'aider leurs camarades plus qu'ils ne sont eux-mêmes aidés par eux en retour. Beaucoup évoquent leur sentiment de solitude et de méfiance parce que dans la rue, disent-ils, on n'est jamais à l'abri d'un coup dur, y compris, parfois, de la part de ses propres camarades. Pourtant, il existe des moments d'entraide mutuelle bien délimités, à l'intérieur d'une même bande, comme le fait de soigner un ami malade, de payer le café ou la nourriture de ceux qui sont sans le sou ou encore de prêter de l'argent à celui qui part rendre visite à sa famille. Par ailleurs, les enfants de deux bandes m'ont décrit un système d'entraide impliquant des adultes. Dans le premier cas, ils ont établi un échange de menus services avec les policiers du commissariat du quartier où ils dorment : les enfants balayent le bureau et, en retour, les agents les protègent, les laissent regarder la télévision en leur compagnie et leur fournissent des médicaments quand ils sont malades — par l'intermédiaire de leurs épouses, devenues pour un instant substituts maternels. Dans le second cas, le patron d'un groupe de collecteurs d'ordures accepte de faire des avances sur salaires à ses petits employés. Il accepte également de se voir confier cet argent, afin d'éviter qu'il ne soit volé. Enfin, les enfants bénéficient d'aides ponctuelles dans la rue de la part de passants ou d'habitants du quartier qui offrent un repas, des restes de nourriture, un peu d'argent ou un café.

La prostitution occasionnelle

En activité d'appoint et non pas, comme les filles, en activité principale, certains garçons pratiquent la prostitution occasionnelle. La moitié des garçons de plus de quinze ans dit compléter ses revenus de cette façon, tandis que, parmi les quarante-cinq jeunes de moins de quinze ans, trois seulement le déclarent¹⁶. Cette activité sexuelle commerciale est surtout le fait de garçons qui, vivant en permanence dans la rue, ont rompu les liens avec leur famille et il semble que le fait de vivre au sein du foyer familial constitue un important facteur préventif de l'engagement dans la prostitution.

Comment se déroule ce commerce sexuel ? Il convient d'abord de noter, à cet égard, l'attitude très différente des garçons, en comparaison de celle des filles. Les premiers insistent volontiers sur leur liberté de choix, sur le fait qu'ils n'ont subi aucune pression de quiconque pour accepter des clients. Il s'agit, disent-ils en substance, d'un choix personnel. Dans les groupes d'enfants des rues, on observe en effet une certaine valorisation de la prostitution occasionnelle parce que cela demande une certaine bravoure — qualité masculine appréciée. Le courage est requis pour surmonter l'anxiété née de la rencontre avec un inconnu, souvent étranger, dont on ne connaît pas la langue, dont on ne connaît pas les attentes. Dans l'enquête, les clients sont, en majorité, des hommes occidentaux, suivis de Cambodgiens et, moins fréquemment, d'Asiatiques d'autres nationalités. Les garçons qui refusent ce commerce donnent des raisons à la fois pragmatiques (“les clients n'aiment pas les enfants qui respirent de la colle, comme moi”) et, plus rarement, des raisons morales exprimées en terme de “propreté”. Mais, dans tous les cas, les préférences sexuelles personnelles des adolescents ne sont pas du tout déterminantes dans ce choix.

En général, c'est le manque brutal d'argent, suite à un vol, qui décide les garçons à chercher une rencontre. Souvent victimes de racket de la part de policiers sous prétexte de fouilles, les garçons participent également à des bagarres avec des groupes d'enfants rivaux et subissent par ailleurs les violences de gangs, dont il existe deux sortes : les petits chefs de bande des quartiers pauvres, qui contrôlent quelques pâtés de maisons, et les “grands frères” (*bang thom*), adolescents des classes supérieures qui jouissent de l'impunité grâce à leurs connections familiales et organisent des bandes criminelles profondément craintes des enfants des rues.

Si les garçons ne sont pas soumis à des souteneurs et travaillent librement, il existe en revanche des réseaux informels assez bien organisés permettant de trouver facilement un client en ville. En premier lieu, les adolescents s'aident mutuellement, les plus expérimentés instruisant les novices qui en font la demande, en fournissant les informations nécessaires. D'autre part, certains acteurs de la rue — comme des conducteurs de “moto-taxis” ou des collecteurs d'ordure — qui parcourent la ville jour et nuit et la connaissent mieux que quiconque, répandent la nouvelle quand ils ont connaissance d'une offre. Le cas échéant, ils proposent également leurs services d'intermédiaire et d'interprète.

Les relations avec ces hommes sont de durée variable. Les rencontres peuvent avoir lieu avec régularité et certains adolescents ont même vécu avec un client avant d'être quittés par lui, lorsqu'il rentrait dans son pays. Cela renforce le sentiment d'abandon et de méfiance, particulièrement aigu chez les plus fragiles — ceux qui, manifestement, avaient attendu beaucoup de ce soutien et se retrouvent de nouveau seuls et à la rue. Mais la plupart n'ont que des relations limitées au seul rapport sexuel avec leur client et ne souhaitent pas aller au-delà. Cette prostitution occasionnelle varie de une ou deux fois par semaine à une ou deux fois par mois. Mais la chute des prix, causée par l'augmentation de l'offre — car le nombre d'enfants dans un état de grand dénuement ne cesse d'augmenter — pourrait pousser les garçons à accroître cette activité.

Toutefois, des ONG occidentales puis cambodgiennes se sont mobilisées contre la pédophilie et le trafic d'enfants depuis l'apparition du phénomène, vers 1994-1995. Des réseaux de surveillance se sont organisés et ont fait pression sur le gouvernement pour que des procès (contre des étrangers) aient lieu, sans pouvoir empêcher néanmoins que d'autres affaires soient étouffées. Si cette mobilisation a eu quelques effets pervers, en développant notamment des suspicions excessives comme on l'a vu également en France après l'affaire Dutrou, elle a eu, pour les enfants, la conséquence positive qu'ils en retirent un poids supplémentaire vis-à-vis de leurs clients car les uns comme les autres savent que le commerce sexuel avec des mineurs est illégal et que les contrevenants doivent se montrer plus prudents et moins exigeants qu'avant.

Malgré cela, la transaction entre les enfants et leurs clients reste très inégalitaire et l'on se rend rapidement compte, lors des entretiens, que la bravoure dont se vantaient les garçons

¹⁶ Malgré les précautions prises lors des entretiens, notamment pour garantir l'anonymat des enfants, cette activité stigmatisée

qui osaient se lancer dans ce commerce incertain, cache en réalité un profond manque de maîtrise de la situation et une grande anxiété. Leur capacité de négociation se réduit à refuser un client qui ne leur plaît pas ou, pour une minorité, à refuser un rapport anal — encore expriment-ils ce refus en prenant tout bonnement la fuite. Mais, au moment de décider du type de rapport ou d'imposer l'utilisation du préservatif, ils se montrent encore plus démunis et plus muets que les filles, parce qu'ils perçoivent le riche, celui qui donne l'argent, comme le partenaire dominant de l'échange.

Or, l'on apprend, avec une certaine surprise, que les clients, qu'ils soient occidentaux ou cambodgiens, demandent rarement l'usage du préservatif au cours de ces séances. L'on peut alors s'interroger sur les représentations des pédophiles occidentaux, censés avoir connu plus de dix années de campagnes d'information intensives sur le SIDA. Considèrent-ils cyniquement le Cambodge comme un pays “sûr”, où l'on peut sans risque se “procurer” des enfants “bon marché” ? Se sont-ils sentis peu concernés par les messages d'information qui ne les “ciblaient” pas spécifiquement ? Ou, encore, cela relève-t-il de ressorts psychologiques obscurs, de type suicidaire ? Ce groupe mal connu — car marginal et très stigmatisé — des “pédophiles” fait en tout cas courir un risque de contamination potentiellement important aux enfants des rues puisque 40% des dix-sept garçons qui déclarent se prostituer ont eu des rapports anaux, lesquels sont les plus susceptibles de transmettre le VIH, ainsi que de nombreuses autres maladies sexuellement transmissibles¹⁷.

La vie sentimentale des garçons : célibat forcé et virées chez les prostituées

Les garçons les plus âgés qui ont participé à cette enquête ont une vie affective beaucoup moins riche et moins mouvementée que celles des filles. La majorité d'entre eux, en effet, n'a pas de “fiancée”. Aucun n'a d’“épouse” (au sens que les enfants des rues donnent à ce terme) même si les travailleurs sociaux m'ont dit connaître quelques jeunes couples. La première raison de ce “célibat” masculin est, bien sûr, le nombre très réduit d'adolescentes dans la rue, tandis que les jeunes filles de statut social plus élevé — “les filles qui sont à la maison” (*srey knong pteah*), comme disent mes jeunes interlocuteurs — leur sont rarement accessibles. Un seul garçon vivait, au moment des entretiens, une histoire d'amour avec une jeune vendeuse d'un marché de Phnom Penh. Il décrivait cette relation en des termes très romantiques, déclarant avec emphase que “le premier amour ressemble à du miel”. Mais il

qu'est la prostitution a certainement été sous-évaluée.

¹⁷ Rappelons que les MST favorisent la contamination par le VIH.

avait également conscience que les parents de la jeune fille ne lui accorderaient jamais la main de celle-ci, à cause de la trop importante différence des niveaux socio-économiques¹⁸.

Les garçons, note-t-on avec une certaine surprise, semblent considérer l'amour avec plus de sérieux et de romantisme que les filles, ce qui est contraire aux valeurs cambodgiennes dominantes dans la société globale. Ceux qui, à un moment ou à un autre, avaient une amie dans la rue ont été quittés par elles et jamais l'inverse. Beaucoup s'inquiètent aussi des lourdes responsabilités qui incombent à l'homme dans un couple, notamment des charges financières qui pèsent sur ses épaules, et se disent trop jeunes pour les assumer. Alors, plutôt que d'envisager des relations sérieuses, quelques-uns ont eu des expériences sexuelles sans implication affective avec des jeunes filles de leur village d'origine, relevant plus — à écouter les récits gênés aux rires étouffés — de l'entraînement sportif. Ces rares rapports ne sont pas protégés en général car le préservatif, même dans ce contexte, est considéré comme un symbole de défiance et de mépris du garçon pour la fille, assimilée à une prostituée ou à une fille malpropre.

A défaut d'amies, c'est donc avec les prostituées que les garçons ont une activité sexuelle. La moitié des garçons de plus de quinze ans les fréquentent plus ou moins régulièrement, ce qui les rend très proches, de ce point de vue, des autres hommes et adolescents cambodgiens urbains. Certains interviewés mettent en avant leur identité masculine pour justifier cette pratique. D'autres semblent surtout soucieux d'imiter leurs camarades et de ne pas passer pour des poltrons. Le taux de protection de ces relations sexuelles est très élevé en comparaison de toutes celles impliquant d'autres partenaires. En effet, la plupart des garçons ont été marqués par les campagnes de prévention qui, jusqu'à présent, ont focalisé sur les prostituées et leurs clients, et ils sont encouragés dans ce sens par les femmes auxquelles ils rendent visite.

Connaissance du VIH : des garçons moins informés que les filles

Cependant, comparés aux filles, les adolescents sont moins informés sur le SIDA et les MST et montrent de surcroît moins de désir d'obtenir des informations complémentaires. Leurs réponses à des questions sur les modes de transmission sont moins précises et ils se montrent plus attentifs à des modes de contamination mineures par le biais du rasoir, des tatouages et

¹⁸ Il faut préciser qu'accepter un gendre de niveau socio-économique inférieur est assez commun au Cambodge, où le mariage, traditionnellement matrilocal, intègre le jeune homme à la famille de son épouse et non l'inverse. Cependant, le garçon pressenti doit disposer de qualités personnelles ou d'un capital scolaire incompatibles avec le statut très marginal d'un enfant des rues.

des perçages d'oreilles. En revanche, ils sont plus conscients que les filles que le statut sérologique d'une personne n'est pas visible à l'oeil nu, alors que ces dernières sont beaucoup plus attentives à la phase symptomatique du SIDA et au délabrement physique causé par la progression de la maladie. La dernière différence notée entre les approches masculines et féminines de la maladie concerne l'attitude vis-à-vis de leur propre séropositivité éventuelle : les garçons, plus que les filles, sont désireux de se voiler la face et de ne pas connaître leur statut sérologique¹⁹ car, disent certains, si l'on ne peut pas être guéri, autant vivre gaiement que se morfondre en se sachant contaminé et condamné. Car pour les uns comme pour les autres, cette maladie n'est plus une abstraction. Elle est de plus en plus présente dans leur espace social où un nombre croissant de leurs connaissances, voisins ou amis est séropositif.



C'est en forme de triste anecdote que j'aimerais conclure ce bref tableau. Début novembre 2000, la firme multinationale Nike s'est émue dans la presse du fait qu'une jeune ouvrière de dix-sept ans aurait été embauchée par erreur, vu son âge, dans l'une des usines qui fabriquent ses produits au Cambodge. S'opposant au travail des “enfants” — car la majorité légale est à dix-huit ans — elle menaçait de rompre le contrat signé avec l'usine cambodgienne sous-traitante, si l'information s'avérait exacte. Les communiqués de presse se sont alors succédés à un rythme rapide, prétendant rendre compte de l'avancement de l'enquête en s'intéressant, en fait, à une seule information : la jeune fille avait-elle vraiment dix-sept ans ? N'était-elle pas plutôt proche de son dix-huitième anniversaire, ce qui la rendait légalement apte au travail en usine ? A aucun moment il n'a été question du véritable problème que le Cambodge ait aujourd'hui à résoudre : celui des salaires dérisoires²⁰ et des conditions de travail presque insupportables²¹ des ouvriers du bâtiment et de l'industrie textile, anciens paysans et paysannes venus à Phnom Penh récolter les miettes du boom de la construction et de la délocalisation mondiale, parents misérables des enfants des rues interviewés dans cette enquête. L'embryon de syndicalisme cambodgien qui, au milieu de la

¹⁹ Les centres d'accueil de jour de Friends-Mit Samlanh proposent des tests sérologiques aux jeunes qui les désirent.

²⁰ Avec quarante dollars mensuels en moyenne un ouvrier peut à peine survivre et ne peut pas élever ses enfants.

²¹ Les très jeunes filles constituent la manœuvre de prédilection des usines textiles pour leur docilité et leur statut subalterne, qui autorise les rémunérer plus faiblement. Il n'est pas rare que les journées de travail atteignent dix à douze heures, six à sept jours par semaine sous la surveillance de contremaîtres autoritaires voire abusifs.

décennie 1990, semblait prêt à prendre la relève d'un gouvernement anciennement socialiste et désormais prêt à tout — sous la pression occidentale — pour attirer les investisseurs étrangers tient mal, pour le moment, ses promesses, en amorçant une dérive populiste et xénophobe dont on ne peut qu'espérer qu'il sera une “maladie de jeunesse” et constituera, dans les années à venir, une force importante dans une société cambodgienne en voie d'industrialisation.

Sommaire

Le cadre de l'étude.....	1
L'épidémie du SIDA au Cambodge et l'exposition des enfants des rues	1
Dispositif d'enquête	3
Les adolescentes de plus de quinze-seize ans	7
Etre une "fille perdue" (srey khoch) : les logiques d'entrée dans la prostitution	7
Les risques d'exposition aux MST et au VIH dans le cadre du travail.....	8
"Maris", amis et clients privilégiés : une vie sentimentale multiforme	10
Quel avenir pour les plus jeunes ?.....	11
Parcours masculins	13
Les raisons du départ de la maison.....	13
La vie dans la rue	14
La prostitution occasionnelle	15
La vie sentimentale des garçons : célibat forcé et virées chez les prostituées	17
Connaissance du VIH : des garçons moins informés que les filles.....	18